

ABONNEMENT

LE CANADA

Journal Quotidien

Un An en Ville . . . . .

Un An par la Poste . . . . .

12eme. ANNEE N° 222

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

OTTAWA, JEUDI 22 OCTOBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville . . . . . \$2.00
Un An par la Poste . . . . . 1.00

LA COUR DE NAPOLEON III

CHAPITRE V

PÉPA

J'ai dit ailleurs et j'ai démontré qu'en matière politique, l'impératrice Eugénie subit, en certaines circonstances, l'influence d'une personnalité très en vue à la cour et en Europe. Elle ne fut pas moins soumise à une tyrannique autorité dans les choses de sa maison.

On pourrait croire que la femme dont le sourire ou la colère faisait incliner tous les volontés, fût elle-même, dans son intimité par une force très au dessus de sa force, ou socialement égale à la sienne, on se tromperait. L'impératrice Eugénie fut le jouet, l'esclave obéissante sans cesse, jamais révoltée, d'une simple fille du peuple, d'une servante dévouée à sa manière sans doute, mais égoïste, avare, cruelle, que les familiers des Tuileries ne regardaient qu'avec une crainte mêlée de dédain.

Si, en vérité, je n'appuyais ces quelques affirmations par des faits irrécusables — au cas de faits que n'oseraient nier aucun de ceux qui ont été à la cour, on pourrait croire et non sans raison, que j'exagérais ici par fantaisie, et pour donner à ce récit un aspect plus pittoresque, la personnalité d'une petite femme de chambre de l'impératrice Eugénie, qui fut, en réalité, plus qu'une femme de chambre et qui contribua au delà de la mesure de son humble situation, et dans toute la haute qu'elle amassa, à éloigner de sa maîtresse des dévouements peut être à jeter, principalement, sur l'ordre intérieur de la maison de l'impératrice, du discrédit. Rien n'est malheureusement plus exact et lamentable que la justesse de mes observations.

L'histoire de Pépa fut et resta un roman. Pépa, simple domestique en tablier blanc, en modeste bonnet, sur veillant le marché, mangeant à l'office, était aux gages de la comtesse de Montijo, mère de la future impératrice des Français, lorsque les deux femmes s'établirent chez nous.

Elle demeura auprès d'elles et fut le témoin de leurs bonnes comme de leurs mauvaises fortunes, de leurs espérances comme de leurs déceptions. Pépa avait que sa jeune maîtresse était dans l'attente du Prince Charmant que devaient lui envoyer les fées, et lorsque Mlle Eugénie de Montijo fut choisie par Napoléon III pour occuper le trône de France, elle trouva très naturelle, dans un sentiment pratique et religieux à la fois, l'élévation de la jeune fille.

L'impératrice, dont elle avait été la confidente avant son mariage, elle voulut auprès d'elle, lorsqu'elle passa le seuil des Tuileries; dès lors, elle devint l'indispensable auxiliaire de son intimité et prit le titre de première femme de chambre de la souveraine.

Sur la prière de l'Empereur, il lui fut adjoint, pour le service d'appartement de sa maîtresse, deux jeunes filles de l'ex géolier de Ham, où Napoléon III, dans sa prison, ayant reçu quelque aide de cet homme, lui marquait sa reconnaissance, en donnant une situation qui ne laissait pas que d'être enviée, à ses enfants.

L'une des demoiselles Beyle devint même la femme de M. Thélin du brave Thélin, comme on disait au château — qui était trésorier de la cassette particulière de l'Empereur. M. Thélin était adoré du personnel des Tuileries et Napoléon III l'avait en grande estime. Il avait l'administration des sept ou huit cent mille francs mensuels qui revenaient à l'Empereur sur la somme totale de sa dotation, et il lui fallait, sur ces huit cent mille francs, payer tous les secours, toutes les pensions spécialement offerts par le souverain. L'Empereur, je l'ai dit, usait avec prodigalité de son argent personnel — non point seulement pour la satisfaction de ses plaisirs, mais surtout pour venir en aide à des misères, pour marquer sa sollicitude à tous ceux qui s'adressaient à lui, malheureux ou déçus, et souvent il lui arriva d'avoir recours lui-même au porte-monnaie de ses familiers pour de l'argent de poche — celui de la cassette étant épuisé.

Pépa, donc devient la première femme de chambre de l'impératrice et, en cette qualité, la souveraine lui confia l'administration de sa dotation. Elle disposait ainsi, à son gré, des paiements et des dépenses que nécessitaient les besoins ou les fantaisies de sa maîtresse.

L'impératrice n'était pas prodigue: Pépa était très économe: l'entente était aisée entre elles. Pépa était une petite femme maigre, très brune, aux allures communes avec les yeux noirs, en vrilles, fort perçants, un bouchon et sans lèvres, sèche de cœur et de corps, mais à la physionomie mobile extrêmement intelligente.

Ne sachant point écrire, ignorant presque la lecture, elle avait ordinairement recours à l'une des demoiselles Beyle pour l'organisation et la tenue de ses livres de comptes, ainsi que pour sa correspondance avec les fournisseurs de l'impératrice.

Quelques temps après son arrivée aux Tuileries, par l'une des fenêtres du palais, elle vit, un jour, un sous-officier de garde, qui allait et venait et dont elle fut, également, remarquée. Un langage télégraphique accompagnait cette rencontre, suivi d'un autre plus explicite, et bientôt elle annonçait à l'impératrice quel le désirait se marier.

L'heureux sous-officier qui allait être le mari de cette importante personne se nommait P... Sur la demande formelle de la souveraine on le fit sous lieutenant, et si Pépa resta Pépa pour tous ceux qui la connaissaient, elle n'en devint pas moins la femme d'un officier. M. P... avait dû l'épauler à une occasion de la camériste; Pépa dut à son mariage et à la dignité nouvelle de son époux de quitter le titre de servante, et d'être de son côté, élevée aux fonctions de trésorière de l'impératrice.

Cependant, elle se garda l'habitude de donner ses attributions intimes, auprès de la souveraine et rassembla, au contraire, plus d'autorité encore, s'il fut possible, en ses mains. Elle s'occupa plus que jamais des achats de l'impératrice, et couturiers, modistes, bottiers, lingères furent mis, par elle, en coupe réglée. D'ordinaire, chaque fournisseur auquel elle adressait une commande lui offrait un cadeau, à titre de courtoisie. Elle déclara vite qu'elle n'avait que faire de cadeaux et elle préleva un tant pour cent sur toutes les livraisons, gagnant ainsi à ce commerce des sommes considérables. On verra plus loin quelle fortune énorme était la sienne.

L'impératrice tolérait tous ses caprices, toutes ses sottises, tous ses marchandages, et quand on s'avisa de se plaindre de pareils procédés, elle prenait un ton compatissant et disait: — Peut-on ainsi calomnier ma pauvre Pépa! Je vous en prie, si vous voulez que nous soyons amis, ne dites point de mal d'elle.

«Ma pauvre Pépa» — cette phrase revenait plus de dix fois par jour, dans la bouche de la souveraine qui, dupée, annihilée par cette servante maîtresse, demeurait systématiquement aveugle sur les incongruités qu'elle accumulait.

Il est, au sujet de Pépa, diverses anecdotes très caractéristiques. M. de P..., un peintre et un miniaturiste de talent, avait été chargé par l'impératrice d'ornez quelques tableaux destinés à être distribués comme présents.

Or, comme un jour M. de P... se trouvait dans son atelier et peignait je crois, le portrait de Mme Ernest Feytaud, la porte s'ouvrit brusquement, Pépa apparut et, sans autre forme de politesse, interpellant l'artiste, lui dit, dans son langage mêlé de mauvais espagnol et de plus mauvais français: — L'impératrice vous doit de l'argent pour les tabacgeries que vous faites. Donnez moi votre note et je vais vous payer.

M. de P..., très homme du monde, fut étrangement surpris par cette façon d'agir. Il se leva, indigné, et mit très nettement à la porte de son atelier le messager.

Mais il se voyait ainsi aux diables infernaux, c'est à dire à la rançonne de Pépa. On lui solda ce qui lui était dû et il n'eut plus de commandes de l'impératrice.

MM. F... M..., le ciseleur, et Gumery, également, eurent à souffrir de ses impertinences. A M. F... M..., qui lui offrait un présent, elle répondit par un refus, et réclama de l'argent — toujours de l'argent! — A M. Gumery, elle suscita mille ennuis dans le règlement de ses travaux.

M. Gumery était l'artiste qui avait sculpté le tombeau de la duchesse d'Albe, sur l'ordre et sur la prière de l'impératrice. Or, comme il lui restait due une somme de trente mille francs, M. Gumery s'en vint en réclamer le versement à Pépa, chargée, spécialement, de la comptabilité.

Mais elle inventa, alors, prétexte sur prétexte, pour ajourner l'échéance de cette dette. Impatient, M. Gumery se présenta, un matin, chez l'intendant: — Madame, lui dit-il, je voudrais bien, aujourd'hui, que nous en finissions avec notre petit compte.

— Ah! mon cher monsieur, gémait Pépa d'un air lamentable et effaré, vous tombez bien mal, z'ni plus ou vous sou. — Mais si, cherchez bien, fit l'artiste. — Mais non, z'vous assurez. — Mais si, mais si, chère madame. Et si vous êtes complaisante, et si vous me rendez le service que je vous demande, je vous jure que le cadeau que je vous ferai vous récompensera largement de votre amabilité.

Le mari de Pépa mourut, un soir, presque subitement, chez sa femme, aux Tuileries, ses parents qui étaient des paysans des environs de Rouen, voulurent s'emparer de la fortune du ménage qui était, en effet, placée sous son nom.

Pépa entra alors en fureur, jeta les hauts cris et l'impératrice dut intervenir pour qu'elle ne fût pas déshonorée.

Elle chargea M. M..., notaire, fils d'un fonctionnaire particulier de l'empereur, de régler le différend, et comme elle se lamentait devant l'officier ministériel sur le sort de sa trésorière, disant sur la centième me fois: — Ma pauvre Pépa... — Pas si pauvre que cela, madame, répliqua M. M..., Mme P... ignorez vous, possédez près de deux millions et a, de plus, un dépôt de huit cent mille francs de bijoux à la Banque de France.

Ce mot — qui à la brutalité d'un mot de la fin — me parait compléter la curieuse physionomie de Pépa. Il en exprime aussi toute la psychologie.

PIERRE DE LANO.

COURRIER DE PARIS

(De notre correspondant particulier) Pendant que les ministres dirigeants de France et d'Allemagne, avec le sentiment de la responsabilité qui pèse sur eux, prononcent à l'envie des discours pacifiques et pacificateurs, un homme d'Etat en disponibilité, semble s'être donné à tâche de parcourir l'Italie, en se montrant sur ses pas des propos alarmistes.

M. Crispi n'aurait pu, quand il a vu le pouvoir lui échapper, se renfermer dans ce recueillement qui pour les politiques comme pour les Etats, est à la fois la plus digne et la plus habile des attitudes, celle qui ménage le mieux les chances d'avenir et qui compromet le moins le présent. Il faut croire que le tempérament de l'ex-président de conseil ne se prête guère à ce genre de discipline personnelle.

Au lieu de mettre à profit les loisirs qui lui étaient créés par le vote de la Chambre des députés pour reconquérir l'équilibre interne et pour affirmer avec énergie le caractère conciliant de ses intentions, M. Crispi a conçu le dessein étrange de justifier rétrospectivement sa position de cette femme encombrante et avare, qui traitait les artistes comme des mercenaires.

Je tiens cette anecdote amusante d'une personne à qui M. Gumery la raconta quelques jours, après avoir obtenu le paiement de ses travaux.

Pépa avait, je le répète, le soin de la garde robe de l'impératrice et ne manquait pas, fidèle à ses habitudes de tirer profit de cette occupation. Il est, à ce sujet, un détail bien curieux et absolument ignoré. Il n'est pas besoin de dire que tout ce qui constituait cette garde robe — à part quelques fourrures de grand prix et les bijoux — revenait de droit à Pépa qui, dès lors, en avait la disposition pleine et entière.

Or, il arrivait ceci. Pépa, que ces effets embarrassaient, en faisait régulièrement, dans son appartement situé au dernier étage du pavillon de Fiore, une exposition, et à cette exposition, très connue des élégantes — demi-mondaines et grandes dames — se rendaient les femmes en quête de toilettes, souvent merveilleuses, obtenues à bon compte.

Les femmes des deux aristocratiques faubourgs ne dédaignaient pas d'assister à ces ventes, ach-tant quelquefois pour six cents francs une robe de quatre mille francs, et tres voilées, ayant aux lèvres des ralleures pour la cour du Roi Petard, elles venaient aux Tuileries, le soir, et entraient par l'escalier du pavillon de Fiore, pour monter chez Mme P...

Les détails que je donne ici sont scrupuleusement exacts. Je pourrais écrire des noms. Et certains feuillets du livre de vente de Mme P..., embarrasseront peut être fort les contradicteurs intéressés qui tenteraient d'infliger ce récit.

Le contraste entre cet article, son fond, sa forme et les commentaires de la presse française, la disparité entre ces assertions gratuites, tout envenimées, remplies de fiel, émanant d'un homme d'Etat responsable, du chef d'un grand gouvernement et la bonne humeur sceptique avec laquelle de simples publicistes, que ne retenait point le sens des obligations de la courtoisie internationale, ont soulevé sur cette bulle de savon pour la faire crever, tout cela a agi et devait agir sur l'opinion européenne. On peut dire que jamais campagne plus éhément inaugurée n'a plus complètement tourné contre celui qui l'a entreprise.

A cette heure, M. Crispi a cessé d'être un danger public, parce qu'il est devenu un anachronisme. Pen-t-être les événements marchaient, qu'en Europe des combats nouvelles faisaient renaitre l'équilibre, que la triple alliance perdait son prépondérance irrésistible, M. Crispi, les yeux fermés, hypnotisé par le souvenir de son association avec M. le Bismarck, en restait aux maximes et aux principes d'une ère déjà abolie.

On est presque tenté de le plaindre de l'espèce d'hallucination dont il souffre. Evidemment il n'y a point de sa faute dans l'étrange conception qu'il se fait de la situation internationale. Pour lui, tout s'élève, tout se fausse, tout se déplace sous l'influence d'une sorte d'aïe fixe. Le passé revêt un aspect aussi étrange que le présent.

Parlant à Palerme, à l'occasion du lancement d'un nouveau bateau, M. Crispi a cru devoir résumer une théorie de l'histoire du Risorgimento italienne à laquelle, à défaut d'autre mérite, on ne saurait contester celui de l'originalité. D'après l'ancien ministre, l'Italie, à l'heure des grands efforts, n'a eu qu'une seule auxiliaire, et ça a été l'Angleterre. La France n'a pas cessé un instant d'être le plus formidable obstacle à cette œuvre de relèvement national.

Pour étrange que nous paraissent cette façon d'écrire l'histoire, ce n'est pas à nos souvenirs que nous ferons appel. Un journal italien, le PANFULLA, a soutenu même le besoin de protester contre cette fantasmagorie. Il l'a fait en termes excellents, au nom de la vérité, qui ne saurait se plier aux passions d'une âme rancunière.

En vertu de la RIFORMA a essayé de plaider en faveur de ces belles inventions. Elle n'a pu empêcher la conscience nationale de protester contre une théorie qui ne tend à rien moins qu'à supprimer les glorieux souvenirs de Solferino et qu'à transformer en un concours actif les manifestations platoniques de sympathie d'une partie de la haute

société anglaise pour la résurrection de la terre des morts, chère aux touristes britanniques. De vrai, il importe assez peu que M. Crispi et ses organes persistent à travestir ainsi l'histoire; celle-ci en a vu bien d'autres et a triomphé de bien autres tentatives de falsification. Ce qui est intéressant, ce qu'il faut noter, c'est qu'à l'heure actuelle, l'état d'esprit qui trahit cette bizarre conception du passé tend à devenir une exception et une anomalie en Italie.

M. Crispi n'est plus d'accord avec les instincts de son peuple. Il a perdu le sens du réel et du possible. De plus en plus isolé, en butte aux retours de faveur du populaire, il s'enfonçait dans l'amertume de ses ressentiments, il broie du noir, il écrit à M. Demarest une lettre où il se permet de rendre responsables de la tension des relations des deux pays les ministres français, trois, à ches d'après lui, pour se mettre en travers d'un courant populaire.

Ces manifestations ont leur intérêt: elles montrent l'esprit de système peut mener un esprit faux et soupçonneux. Elles ont tout à fait cessé d'avoir la valeur d'un symptôme collectif: M. Crispi — et il en a vaguement conscience lui-même — n'est plus que le dernier survivant d'une ère de débauches et de jalouses qui a disparu d'elle-même.

L'instruction des enfants

Avec le mois de septembre finissent les vacances de nos écoliers. Quelques jours après la rentrée on demandera aux statuiciens de nous dire si le nombre des élèves de l'enseignement secondaire a baissé ou augmenté.

On demandera ensuite si la baisse a porté principalement sur les écoles universitaires, ou sur les écoles congréganistes. Ils répondront qu'elle a porté sur tout sur les écoles universitaires.

Je vous conseille de vous consoler aisément de la première réponse. Voilà plusieurs années que nous gémissons sur le nombre des déclassés que les écoles de toutes sortes nous jettent incessamment sur les bras. Il n'est pas raisonnable de gémir à la fois sur le nombre des déclassés et sur la diminution des potaches.

Si les familles se déshabituèrent de faire donner l'instruction secondaire à ceux de leurs enfants qui sont incapables d'en profiter, j'en serais bien aise pour les professions libérales et pour les professions industrielles qui, les unes et les autres, auront un personnel directement préparé pour elles. Et je me réjouirai aussi que la société n'ait plus à subir le fardeau et le spectacle de ces vaniteux, de ces impuissants, de ces exigeants, qui encombrant toutes les carrières et déshonorent tous les services.

La supériorité du recrutement des écoles congréganistes est une autre affaire. Je comprends qu'on s'en préoccupe et qu'on y cherche un remède.

MM. Pochon et Cocula en ont trouvé un qui ne leur a pas demandé de grands efforts. Ils proposent de revenir au monopole universitaire. Cela consiste à dire au public: "Puisque vous trouvez mon enseignement mauvais, je vais vous forcer à le prendre." C'était un peu fort sous le premier Empire et sous la Restauration; mais c'est encore bien plus étonnant sous un régime de suffrage universel.

Je puis dire que je combats l'amendement de M. Pochon depuis cinquante ans. Quoique je fusse universitaire, il y a cinquante ans, je me mis avec ceux qui combattaient le monopole. Je disais dans ce temps-là à M. Pochon: "C'est dégrader l'Université que de l'assimiler à un industriel, essayant d'augmenter ses bénéfices. Elle est fondée pour assurer le progrès de l'instruction publique. Si ses courants font mieux qu'elle, ce qu'elle peut faire de mieux pour remplir le but de son institution, c'est d'abolir de M. Pochon de les surpasser et, si elle n'y parvient pas de disparaître". J'ai souvent cité à MM. Pochon

et Cocula, un mot de Henri IV, qu'il ne saurait trop méditer. Le recteur de l'université de Paris le mandait au roi de supprimer les jésuites, qui avaient le tort usigné d'accaparer la faveur publique: "Faites mieux qu'eux, leur dit Henri IV, et l'on vous reviendra." Il aurait pu ajouter: "La supériorité d'une école n'est pas une raison suffisante pour la fermer."

Il est très facile à l'Université de faire mieux que ses rivaux. Elle a un corps de professeurs excellent. L'argent ne lui manque pas, puisqu'elle est subventionnée par l'Etat et les communes. On dit que, dans les maisons religieuses, les soins sont plus affectueux, la discipline plus paternelle. Je n'en sais rien, ou, pour mieux dire, j'en crois rien. Je ne crois pas non plus que l'hygiène y soit mieux observée, ce qui ne veut pas dire qu'il mes yeux, elle le soit suffisamment dans nos écoles. J'incline à penser que, si l'Université est quelque peu battue en province (elle ne l'est pas à Paris), cela tient à deux causes. La première, c'est qu'on a inspiré aux familles des craintes sur le caractère moral de l'enseignement universitaire. Du temps de Veuillot, on appelait nos établissements des écoles postiches; à présent, on les appelle des écoles sans Dieu. Toutes les mères de famille tiennent essentiellement à ce qu'on enseigne la religion à leurs enfants; les pères de famille sont moins unanimes, mais ils le sont à peu près, et j'excepte même pas les pères incrédules. C'est calomnier l'Université que de parler d'écoles sans Dieu; mais cette calomnie, qui se répète déjà avec moins d'insistance, a fait un mal considérable. La loi Pochon, si elle était adoptée, lui rendrait-tout son acuité et fournirait un instrument terrible contre la République.

Une autre cause de déperissement pour l'Université, c'est le travail incessant auquel on se livre, pour améliorer son enseignement. Les programmes et les règlements d'études sont renouvelés tous les ans. L'Université a, comme l'Etat, sa Chambre de députés, atteinte de la monomanie de légiférer. C'est le conseil supérieur qui fait des règlements nouveaux deux fois par ans. Le secret de bien enseigner n'est pas de faire des règlements à perte de vue; c'est de choisir de bons maîtres et d'avoir confiance en eux. Les professeurs de l'enseignement congréganiste ne valent pas mieux que les nôtres; peut être même ne valent-ils pas autant; mais ils sont des maîtres et les nôtres ne sont plus guère que des fonctionnaires.

Jedemande un peu de routine. Nous sommes toujours, depuis dix huit ans, à la recherche de méthodes nouvelles. Nous changeons de programme à chaque semestre. C'est pousser trop loin la modernité. Ce qu'il faut inculquer aux enfants, c'est l'antiquité, la tradition, la solidité, la sécurité. Appelons à notre aide les Grecs et les Romains, qui ne sont pas, en littérature, des révolutionnaires, et la vieille morale de nos pères, qui n'a rien de commun avec les anarchistes, les positivistes, les magnétiseurs et les hypnotiseurs. Pendant que nous tenons les enfants à notre disposition, mettons pour eux beaucoup de choses à l'abri. Ils apprendront le métier de démolisseurs tout seuls.

JULIUS S. MON.

L'EMULSION
d'Huile de FOIE de MORUE
SCOTT
Guérit la PHTISIE
Quand elle est incipiente.
Son Gout ressemble à celui du Lait.
Me faites-vous des imitations et achetez les véritables flacons enroulés dans du papier saumon.
Chez tous les Pharmaciens. — Prix, 50 cents et \$1.00.
SCOTT & BOWNE, Belleville.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE